

Bibliographie

Paul-Albert FEVRIER, *Fréjus (Forum Julii) et la basse vallée de l'Argens*, 2^e édition augmentée, Cuneo, 1977, 13 × 18 cm, 205 pages, 121 ill., 1 plan hors texte. Institut international d'études ligures, coll. Itinéraires ligures, 13.

Les lecteurs de cette revue qui possèdent le guide paru voici dix ans sous la même signature ne doivent pas se laisser abuser par un titre qui dose savamment changement et continuité. Non, Forum Julii (Fréjus) et Fréjus (Forum Julii) ne sont pas bonnet-blanc et blanc-bonnet ! Entre-temps, l'itinéraire s'est développé et sillonne toute la basse vallée de l'Argens. Les dossiers photographiques constitués par l'Inventaire monumental et l'Institut d'archéologie méditerranéenne ont été mis à profit pour enrichir l'illustration. Les enseignements des fouilles et les découvertes des dix dernières années ont été intégrés dans un texte repris et remanié sur de nombreux points. Des citations empruntées à des observateurs du passé viennent dialoguer avec les commentaires de l'archéologue d'aujourd'hui. Les mœurs de l'édition ne nous ont pas, hélas, habitués à un tel souci de mise à jour. N'a-t-on pas vu récemment tel grand éditeur parisien remettre sur le marché sans retouches une histoire vieille de plus de trente ans sans souci de ses rides et de ses lacunes ? Saluons donc l'honnêteté et le courage de l'Institut d'études ligures.

Au second plan désormais dans le titre, *Forum Julii* n'est pas, pour autant, oublié. On notera la présence d'un nouveau développement consacré à la butte Saint-Antoine où de récents sondages conduisent à discerner un habitat de premier âge du Fer, quelques nouvelles réflexions et hypothèses sur l'enceinte et l'aqueduc, et surtout une ample présentation des fouilles de l'auteur au clos de la Tour. Les paragraphes consacrés à la ville médiévale ont également été amplifiés. En particulier le mobilier de la cathédrale fait l'objet d'une présentation plus détaillée et plus systématique. Grâce à ces remaniements, à quelques lignes supplémentaires consacrés aux maisons anciennes, le lecteur trouvera dans cette nouvelle version un guide complet pour une visite totale de Fréjus.

Il trouvera bien davantage : une invitation à aller plus loin, à découvrir tout près de là l'église romane de Saint-Raphaël, à imaginer ce qu'était ce village du temps d'Alphonse Karr, lorsque la banalité ne l'avait pas encore défiguré, et à prendre les sentiers de l'Esterel pour retrouver le tracé des voies antiques. P.-A. Février révélera à beaucoup l'oppidum de Taradeau, actuellement en cours de fouille, les restes des villages médiévaux de Taradeau et du Revest, les fruits de l'important mouvement de reconstruction d'églises du XVI^e siècle, tels qu'ils apparaissent encore au Muy ou à Roquebrune, et la richesse du mobilier et du décor de ces sanctuaires.

Quelques remarques pour une troisième édition, qui s'intitulera peut-être « la vallée de l'Argens (Fréjus-*Forum Julii*) ». Une suggestion : le point de départ des itinéraires de l'arrière-pays devrait être indiqué avec plus de précision ; les indications fournies pour gagner le vieux Revest ne sont pas suffisantes. Deux rectifications : l'évêque qui occupe le siège de Fréjus de 1361 à 1364 s'appelle Guillaume de Rouffilhac et non de Ruffec, orthographe inexacte accréditée par Albanès. L'itinéraire de la tournée de visite pastorale de ce prélat laisse penser que le Revest « abandonné dans la seconde moitié du XIV^e siècle » était encore habité en 1361. Un complément, enfin : les troupeaux de Tende et de la Brigue, qui hivernent dans la plaine de l'Argens et les terres du Reyran au XV^e siècle y sont attestés depuis au moins 1270 (cf. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, H (Saint-Victor) 155 (761).

En refermant ce guide on aimerait espérer que de nombreux touristes, ces prochaines années, délaissant les routes embouteillées du littoral qui longent les plages tapissées d'idiots qui bronzent, tournant le dos aux H.L.M. de tente qui reconstituent au bord de la mer le grand ensemble de banlieue, prennent résolument les chemins des collines et des villages de cette Provence orientale en suivant les itinéraires que leur trace P.-A. Février. Est-ce un rêve que de parier avec l'auteur sur un tourisme intelligent ?

Noël COULET.

Jacqueline CAILLE, *Hôpitaux et charité publique à Narbonne au Moyen Age*, Toulouse, 1978, Privat et Société française d'histoire des hôpitaux, 16 × 24 cm, 192 pages, Avant-propos de L. Veyret et P. Raynaud, préface de M. Mollat.

L'histoire des hôpitaux de la France méridionale au Moyen Age accuse un sérieux retard sur son développement dans la France du Nord. En Provence, en particulier, en dépit de fonds d'archives importants à Marseille et à Arles, seule nous est connue l'histoire hospitalière d'Aix grâce au travail minutieux de J. Pourrière. Le livre que J. Caille consacre aux œuvres d'assistance à Narbonne et dont la parution précède de peu la publication du cahier qui réunira les contributions du 13^e Colloque de Fanjeaux consacré à l'assistance et à la charité dans les pays de Langue d'oc aux XIII^e et XIV^e siècles, contribue à combler une lacune de l'historiographie méridionale.

La Société française d'histoire des hôpitaux¹, qui avait déjà couronné les *Hôpitaux d'Aix* de J. Pourrière, a décerné son grand prix 1973-1975 à ce volume et en a assuré la publication.

Le premier chapitre (historique, hospitalier et charitable) dessine la courbe de l'histoire hospitalière de Narbonne : un premier essor très tôt affirmé avec deux hôpitaux et deux léproseries antérieurs au milieu du XII^e siècle et que viennent renforcer, à la fin de ce siècle, les établissements des Hospitaliers et des Templiers ; un temps fort marqué par la floraison du long XIII^e siècle, qui voit huit ou neuf créations d'hospices entre 1210 et 1320, sans compter tout un foisonnement d'œuvres charitables consacrées à distribuer aux pauvres nourriture, vêtements et linuels ; un temps mort enfin jusqu'à la fin du Moyen Age, et même bien au-delà, caractérisé bien moins par des disparitions que par la stagnation dans la médiocrité du dispositif en place. Au total, une évolution qui reflète les destinées même de la ville.

A l'histoire succède la géographie. Une patiente et scrupuleuse enquête permet de restituer et de transcrire sur des cartes aussi précises que claires la topographie hospitalière de Narbonne. L'implantation des hôpitaux est, comme bien souvent d'ailleurs dans la ville médiévale, étroitement liée au tracé des grands axes de communication. En revanche, les troubles du bas Moyen Age n'ont pas entraîné ici le transfert à l'abri des remparts de nombreux établissements bâtis hors les murs, à l'inverse de ce que l'on voit fréquemment alors en Provence.

L'étude de l'organisation administrative met en évidence une caractéristique importante de cette vie charitable narbonnaise : le rôle du gouvernement municipal. Il s'affirme très tôt, si l'on suit l'ingénieuse hypothèse de l'auteur pour qui les deux premiers établissements nés du mouvement canonial passent avant le début du XIII^e siècle sous la direction des bourgeois de la ville. L'autorité éminente de l'archevêque reste toujours théorique. De même que la croissance hospitalière suit et reflète l'expansion urbaine, le développement du contrôle des autorités municipales accompagne le progrès des institutions communales au détriment des pouvoirs de l'archevêque et du vicomte. A l'exception des établissements qui dépendent des ordres hospitaliers, les administrateurs des hôpitaux et maladreries de Narbonne sont placés sous la tutelle des consuls qui détiennent le droit de patronage, exercent le pouvoir disciplinaire et contrôlent la gestion. A la fin du Moyen Age le gouvernement municipal en vient à assumer le gouvernement des hôpitaux. Mais, bien avant d'en arriver là, et au moins depuis le début du XIV^e siècle, les procureurs désignés par les consuls sont extérieurs aux fraternités hospitalières qui servent les pauvres dans ces maisons. Dans sa préface, M. Mollat souligne ce trait « bien méridional » qu'est l'intervention précoce du pouvoir communal dans une vie charitable tôt « fonctionnarisée et laïcisée ».

La documentation mise en œuvre éclaire inégalement les différents aspects de la vie et du fonctionnement de ces hôpitaux. Les locaux et leur équipement apparaissent assez bien au travers de deux inventaires du XIV^e siècle, précieux pour l'histoire de la civilisation matérielle. L'auteur a eu l'excellente idée de les publier en pièce justificative. (On regrette qu'elle n'ait pu donner le texte latin, d'autant que sa traduction ne satisfait pas toujours le lecteur : la *camera coquina* est-elle toujours une louche ou une grande cuillère, la *ferrago* est-elle une prairie ? on peut en douter.) De nombreux renseignements

patiemment et habilement regroupés et mis en œuvre permettent de connaître la composition et les caractéristiques de ces communautés d'hommes et de femmes qui assurent l'encadrement des hôpitaux. Aucun médecin ne fait partie de ce personnel avant l'extrême fin du XV^e siècle. Jusque-là, comme le note J. Caille, « on peut penser que les hôpitaux narbonnais font appel à des praticiens du dehors ». Rappelons qu'à Aix en 1338 l'enquête sur les Hospitaliers inscrit au nombre des dépenses régulières de l'hôpital Saint-Jean la pension allouée au médecin « *qui visitat infirmos tam pauperes quam alios* ». Ces « clients » de l'Hôpital, ici comme ailleurs, échappent à l'investigation du chercheur et le paragraphe consacré aux assistés est forcément décevant.

Cette importante contribution à l'histoire hospitalière de la France méridionale est une pierre de plus à l'important édifice érudit que Jacqueline Caille construit méthodiquement autour de Narbonne au Moyen Age. On regrettera qu'il soit desservi par une présentation qui rejette en fin de volume l'ensemble des notes. On le déplore d'autant plus que la bibliographie initiale est volontairement brève (pourquoi néanmoins avoir ignoré les travaux consacrés aux Repenties d'Avignon ?) : c'est donc dans ce riche appareil de notes que se trouvent les pistes d'histoire comparée qui donnent à ce travail une partie de son intérêt.

Noël COULET.

Rinaldo COMBA, *La popolazione in Piemonte sul finire del Medioevo, ricerche di demografia storica*, Turin, 1977, Deputazione subalpina di storia patria, biblioteca storica subalpina CLXXXXIX, 17,5 × 25 cm, 224 pages.

L'ouvrage que Rinaldo Comba vient de faire paraître à Turin mérite à plus d'un titre de retenir l'attention des lecteurs de *Provence historique*. Il s'inscrit en effet dans le prolongement du livre classique d'Edouard Baratier sur la démographie provençale et concerne une région dont le rôle dans le repeuplement de la Provence au XV^e siècle a été très important.

Dans une première partie, l'examen critique des sources et de leurs limites rejoint un certain nombre de problèmes méthodologiques déjà abordés par Baratier. R. Comba rejoint l'attitude réservée de l'auteur de la *Démographie provençale* quant à la conversion des feux en chiffre d'habitants et se montre encore plus prudent que lui au sujet de l'établissement d'un taux moyen d'exempts qui permettrait de corriger les listes d'assujettis aux fougues. Une seconde partie tente de dégager les grandes tendances de l'évolution démographique du Piémont. Le renversement de la conjoncture que R. Comba situe entre 1316 et 1328 correspond bien à ce que E. Baratier notait en haute Provence, où les premiers symptômes d'une récession apparaissent après un apogée que l'on peut placer vers 1315-1323, alors que la croissance continue jusque vers 1345 en basse Provence. La ponction effectuée par la peste de 1348, de l'ordre du tiers, est bien plus faible que ce que

l'on peut voir en Provence. Rinaldo Comba met en évidence le rôle de la seconde peste de 1361 que l'auteur de la *Démographie provençale* paraît avoir sous-estimé. Ce retour en force de l'épidémie brise, et pour longtemps, le redémarrage amorcé après le passage de la peste noire. Désormais, comme en Provence, et comme ailleurs en Europe, le fléau devient endémique. L'auteur fournit une chronologie des épidémies attestées en Piémont de 1348 à 1500 que l'on pourra confronter aux indications que fournit Edouard Baratier et aussi à la précieuse chronologie des disettes établies par Louis Stouff dans *Ravitaillement et Alimentation en Provence*. On notera en particulier l'ampleur des mortalités des dernières décennies du XV^e siècle, bien attestées également en basse Provence. L'étiage de cette société pour reprendre l'expression chère à Emmanuel Le Roy-Ladurie ne se situe pas ici, comme dans le Languedoc, quelque part vers le milieu du XV^e siècle, mais plus tôt, vers 1420-1430. Les procès-verbaux d'affouagement provençaux ne permettent pas, on le sait, de saisir en Provence ce moment où la courbe démographique devient étale. Mais un sondage conduit dans les affouagements dauphinois pour quelques villages des Baronnies avait amené E. Baratier à placer entre 1430 et 1450 ce creux de la vague démographique, plus tôt qu'en Languedoc, plus tard qu'au Piémont. Une dernière partie est consacrée au renouvellement de la population et à la mobilité des hommes. On y lira avec un particulier intérêt les pages consacrées à l'évolution d'une petite localité rurale, Levaldigi, entre 1370 et 1405. Une utilisation habile des cadastres a permis à l'auteur, non seulement de mettre en évidence, comme nous avons pu le faire à Pourrières vers la même époque, l'importance du déracinement des lignages, mais encore de confronter ces disparitions à la contexture sociale de la population : cette extinction (ou cet exode) affecte surtout les plus pauvres. Ces trois chapitres servent d'introduction à une importante documentation où l'on trouvera notamment un copieux dossier sur l'attitude des communautés face à la peste.

Noël COULET.

Simone GUENEE, *Bibliographie de l'histoire des universités françaises des origines à la Révolution*, tome II (*D'Aix-en-Provence à Valence et académies protestantes*), Paris, Picard 1978, 25 × 16 cm, XXI-495 pages.

Cet ouvrage s'insère dans le projet d'une bibliographie internationale d'histoire des universités qui a déjà abouti à la publication de plusieurs volumes consacrés à divers pays étrangers. La bibliographie relative aux universités françaises occupera trois volumes. Le tome I, consacré à Paris, et le tome III, qui comporte les *indices*, devraient paraître prochainement. Le présent volume contient la bibliographie de toutes les universités françaises, à l'exception de la capitale.

Le mot université doit être pris ici dans son sens le plus large. Outre les universités proprement dites, figurent en effet dans ce répertoire tous les autres centres d'enseignement supérieur : les *studia* médiévaux, les académies protestantes, les collèges des jésuites dans la mesure où ils dispensaient un enseignement du niveau universitaire ou se trouvaient intégrés dans une université. C'est

ainsi que pour notre région ont été retenus à côté des universités d'Aix, Avignon et Orange le *studium* de Manosque dont J. Shatzmiller a révélé l'existence dans cette revue, la fondation d'Urbain V à Trets, ultérieurement transférée à Manosque, l'éphémère *studium* créé à Briançon au début du XV^e siècle. On se félicite de cette ampleur de perspective dans la conception de l'ouvrage.

On la retrouve à l'intérieur même de chaque rubrique locale. Les livres et articles retenus (173 pour Aix, 246 pour Avignon, 51 pour Orange) concernent les structures, les bâtiments, les maîtres et étudiants, l'enseignement et la vie quotidienne des universitaires. Une large place a été réservée aux œuvres des maîtres dans la mesure où elles sont liées à leur enseignement. En attendant la réalisation, que l'on envisage, d'un répertoire des sources, la bibliographie de chaque établissement s'ouvre par un état des inventaires et répertoires de sources actuellement disponibles. Aux publications imprimées s'adjoignent le cas échéant les travaux dactylographiés demeurés inédits tels que les thèses, mémoires de maîtrise et diplômes d'études supérieures.

La réalisation de ce bel outil de travail a demandé de nombreuses collaborations régionales, parmi lesquelles, pour la Provence et le Comtat, M. Hayez et L. Stouff. Elle n'aurait pas abouti sans l'immense et patient travail de M^{me} Guérééc Coordinatrice de l'entreprise, elle est aussi l'auteur de l'ensemble des notices très claires et précises qui ouvrent chaque rubrique locale.

Les dépouillements ont été arrêtés en 1975. Ils sont dans l'ensemble très complets et font de cette bibliographie un instrument de travail d'une abondante richesse et d'une grande sûreté. On peut néanmoins noter quelques oublis, peu nombreux. L'excellente thèse de troisième cycle de Claire Dolan-Leclerc, soutenue en juin 1975 (« La société ecclésiastique à Aix-en-Provence au XVI^e siècle ») apporte des éléments d'information nouveaux sur l'enseignement de la théologie à Aix au temps de la Renaissance, fondés notamment sur un dépouillement des matricules de gradués. L'article du P. Amargier sur le couvent des Prêcheurs d'Avignon de ses origines à la peste noire, consacré surtout à la vie intellectuelle de cette communauté, paru dans *Etudes vauclusiennes*, n° 5, 1971, aurait mérité d'être signalé. La bibliographie relative à Pierre Flamenc, abbé de Saint-Victor et professeur de droit à l'Université de Montpellier, paraît avoir échappé aux auteurs de la bibliographie. Après A. Germain, qui lui avait consacré un article dans les publications de la société archéologique de Montpellier en 1884, Nicholas Mann vient de rouvrir récemment le recueil de ce docteur médiéval, admirateur de Pétrarque, dans un substantiel article de *Romania* (1970, p. 306-340, 491-520) où il publie notamment la harangue prononcée à l'occasion de la collation du doctorat à Jean de Vitrolles, l'un des pères fondateurs de l'Université d'Aix.

Ce n'est là que peu de choses. C'est avec impatience que l'on attend la parution des deux volumes qui compléteront cette importante publication, due au concours de la Commission internationale pour l'Histoire des universités, de l'Institut national de recherche pédagogique, de l'Institut de recherche et d'histoire des textes et du Centre national de la recherche scientifique.

Noël COULET.

Jean-Charles D'AMAT, Françoise GATTEFOSSE, Yves DAUTIER, *L'abbaye de Boscodon*, Gap, Société d'études des Hautes-Alpes, 1974, in-8°, 114 p., 33 planches hors texte, 4 plans et coupes dépliantes.

L'église de l'ancienne abbaye de Boscodon, tout près d'Embrun, dans les Hautes-Alpes vient de faire l'objet de la part de la Société d'études des Hautes-Alpes et de la Commission régionale de l'Inventaire d'une excellente monographie.

La première partie est due à M. J.-Ch. Roman-D'Amat, qui connaît bien l'histoire de l'abbaye pour avoir étudié l'ordre de Chalais dans sa thèse d'École des chartes, en 1911¹, et avoir publié le recueil de ses actes jusqu'en 1400². Le récit de l'origine, de la formation et du déclin de l'abbaye est donc clair et vivant, bien informé, encore que peu d'historiens puissent partager les vues de l'auteur sur la « liberté » des populations au Moyen Âge et plus généralement sa vision idyllique des rapports des classes sociales. Au sein de la congrégation de Chalais, dont la situation fut toujours précaire pour des raisons qu'a bien mises en lumière B. Bliigny³, Boscodon occupe une place à part puisqu'elle a été la seule à durer jusqu'au XVIII^e siècle. Malgré de nombreuses contestations avec les communautés et les seigneurs voisins, elle acquit rapidement, par l'élevage⁴ et le commerce du bois, une prospérité qui lui permit d'élever l'abbatiale que l'on admire encore. C'est d'ailleurs cet édifice qui est à l'origine de cette brochure et l'historique ne se veut qu'une introduction à l'étude archéologique de l'église et de ce qui reste des bâtiments.

Eglise intéressante par elle-même, par la comparaison avec les autres abbayes de la même congrégation qu'un petit volume récent permet de connaître⁵ et par les problèmes qu'elle pose par rapport aux autres églises de la région.

Le dossier consacré à l'église est d'une très grande précision, on reconnaît là le style de l'Inventaire général, austère mais précis, admirablement servi par des photographies, plans et coupes qui sont des modèles du genre. De cette analyse fouillée, il ressort avec évidence que le bâtiment est l'œuvre d'un grand architecte, qui sait user de moyens simples pour donner une impression de grandeur à une église de relativement petites dimensions (34 m sur 7,50 m). De son côté, le docteur Terrel a montré comment les autres abbayes de l'ordre de Cha-

1. J.-Ch. ROMAN, *L'ordre dauphinois et provençal de Chalais*, dans *Bull. de la Société d'études des H.-Alpes*, 1915-1916, 1917.

2. *Les chartes de l'ordre de Chalais, 1101-1400*, Ligugé-Paris, 1923, 3 vol. in-8° (*Archives de la France monastique* vol. 23-25).

3. *L'église et les ordres religieux dans le royaume de Bourgogne*, Grenoble, 1960, p. 395-440.

4. Th. SCLAFERT, *Cultures en Haute-Provence*, Paris, 1959, p. 12-19.

5. M. TERREL, *Abbayes romanes de l'ordre de Chalais*, Saint-Léger-Vauban, 1975, in-8°, 52 p. ill., plans. (*Zodiaque*, n° 104). Notons seulement que dans l'inscription lapidaire de la clef de voûte du transept de Chalais le nom de l'auteur doit être lu GERINUS (cf. charte, n° 83, de 1205, moine de ce nom qui est témoin juste après l'abbé d'Albeval) et non GERMUS et que cette croisée qualifiée de "romane" est une très belle croisée "gothique" dont la datation, ainsi que celle de tout l'édifice, serait à préciser.

lais avaient imité le plan de Boscodon et, bien sûr, on pense immédiatement à l'art cistercien, d'autant plus que l'on sait que l'ordre chalaisien a toujours été sensible à la « séduction cistercienne ».

Il serait donc intéressant de pouvoir dater avec une relative précision cet édifice pour deux raisons : d'abord pour comprendre quels peuvent être ses rapports avec les abbayes cisterciennes voisines, ensuite pour expliquer cette singularité qu'est cette architecture dans une région dominée du XI^e au XVI^e siècle par une influence lombarde très marquée.

Les auteurs affirment que c'est Guigues de Revel, abbé de 1142 à 1171, qui fit construire l'église, mais sans donner de preuves. J'avoue avoir eu quelque mal à retrouver la mention sur laquelle ils s'appuient car aucun des restes conservés de Guigues de Revel ne contient d'allusion à l'église. C'est seulement en 1207, lors d'une confirmation par le comte de Forcalquier des possessions de l'abbaye de Lure, fondée elle aussi par Guigues de Revel qui en fut l'abbé de 1171 à 1181 (avant de devenir évêque de Digne), que l'on rencontre une allusion à l'activité de bâtisseur de Guigues, car le comte avait fait une première donation à Guigues *cum esset abbas tunc Boscaudonensis monasterii, quod prius ipse construxerat. Postea vero, idem ipse edificavit monasterium de Lura* (charte n° 84). On peut donc attribuer à Guigues de Revel le lancement de la construction — si tant est que l'on soit obligé de prendre le mot *construxerat* au sens littéral —, mais il est difficile de solliciter plus le texte, car rien n'empêche un début des travaux vers la fin de son abbatiat, ce que personnellement je croirais plus vraisemblable, qu'à une date proche de 1148. On aurait donc une construction contemporaine des abbayes cisterciennes de Provence.

Mais plus que sur leurs ressemblances, il faut insister sur les oppositions : les chalaisiens sont allés au-delà de la fausse austérité des cisterciens : le cloître était de bois, les bâtiments conventuels plus simples et l'église aussi puisqu'elle n'a pas de bas-côtés. Ont-ils d'ailleurs emprunté ce parti pris de simplicité aux cisterciens ou aux chartreux, qui étaient plus proches de Chalais ? Je ne parle pas du plan général des bâtiments, puisque les chartreux étaient ermites, et que, de toute façon, le plan des abbayes chalaisiennes n'est qu'une dérivation du plan courant des abbayes, qu'elles soient bénédictines, cisterciennes ou monastères de chanoines réguliers, mais de l'emploi d'une église à une seule nef et du cloître de bois.

A la même époque, on construisait, tout près, la cathédrale d'Embrun, dont J. Thirion vient de publier la monographie, et qui, elle, est de pur style lombard⁶. Il est, de prime abord, difficile d'admettre que deux édifices aussi dissemblables aient pu être construits à peu près en même temps, surtout si l'on note, suivant

6. *Notre-Dame d'Embrun*, dans *Congrès archéologique du Dauphiné*, Paris, 1974, p. 91-135.

en cela les remarques très neuves d'un récent article de V. Lassalle⁷, que les influences lombardes à Boscodon sont très assimilées, si l'extrados de la voussure de la porte d'entrée est nettement lombard, rien ne rappelle, à première vue, le décor bien caractéristique de ces édifices, mais on peut cependant reconnaître dans les arcs qui, à l'extérieur, relient des contreforts très plats, une interprétation des lésènes de l'art transalpin⁸. Vouloir pour autant que Boscodon soit forcément postérieur à Embrun ne serait pas plus raisonnable en l'état des connaissances de la chronologie des édifices du Sud-Est. Il n'empêche que le problème reste posé, ainsi que celui de la place de cette église dans l'évolution postérieure de l'architecture alpine, qui est restée fidèle à un art lombard plus traditionnel, si bien que Boscodon apparaît comme une construction isolée⁹.

Gérard GIORDANENGO.

Raymond JOURDAN-BARRY, *Les orfèvres de la généralité d'Aix-en-Provence du XIV^e siècle au début du XIX^e siècle*, Paris, 1974, in-4^e, XIII-483 pages ill.

Ce beau volume, somptueusement illustré, est l'aboutissement des recherches longues, patientes et passionnées de Raymond Jourdan-Barry. « Client » assidu des archives des départements et des villes provençales, aussi bien que collectionneur averti, il a rassemblé sur l'histoire de l'orfèvrerie en Provence une documentation d'une exceptionnelle richesse. Disparu en 1968, il n'a pas eu la joie de voir paraître ce magnifique album, dont l'édition a été menée à bien grâce aux efforts de M^{me} Jourdan-Barry et à l'action persévérante de M. Charles Curtil-Boyer.

C'est essentiellement un répertoire que l'auteur avait voulu dresser. Mais, en introduction, il a donné une brève histoire du corps des orfèvres : organisation, droits et devoirs respectifs des maîtres et des apprentis et compagnons, fonctionnement de l'institution. Pour sommaire que soit cette présentation historique, elle n'en est pas moins précise, nourrie de dates, d'exemples, voire de l'édition d'un texte de contrat d'apprentissage. Un regret, pourtant, qui vaudra pour tout l'ouvrage : l'absence de références aux documents originaux sur lesquels — nous le savons — l'auteur s'est scrupuleusement appuyé.

7. *Survivances du premier art roman en Provence*, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, t. 20, 1977, p. 3-12.

8. Mais les contreforts d'angle ne sont pas enveloppants.

9. Dire que Boscodon « s'insère dans un courant architectural qu'illustrent à la même époque, de part et d'autre des Alpes, des édifices comme Saint-Michel de La Cluze, Saint-Jean de l'Argentière, Notre-Dame-de-Calma à Lachau » (p. 100) me semble, à tout le moins, un peu rapide.

Partie essentielle du volume, vient ensuite le catalogue, par ordre alphabétique de noms, des orfèvres ; chaque personnage fait l'objet d'une notice courte, mais dense, comportant parfois des éléments d'état civil, et portant les mentions relatives à sa carrière et à ses œuvres ; la description du poinçon, et sa représentation graphique en marge, sont fournies chaque fois que le poinçon est connu. Il est à peine besoin de souligner l'intérêt de ce véritable « corpus » de poinçons, tant pour l'historien que pour l'amateur d'orfèvrerie ; pour permettre au lecteur de déduire le nom de l'orfèvre d'après son poinçon, un index général des poinçons est publié dans une autre partie de l'ouvrage, le dessin renvoyant à la page du catalogue alphabétique.

Un deuxième catalogue présente, toujours alphabétiquement, la liste des orfèvres groupés par ville, avec la date de l'insculption ou celle de l'apparition de son nom dans une pièce officielle ; si l'on s'attend à trouver de nombreux noms à Aix, Marseille, Arles ou Toulon, l'on peut s'émerveiller d'en trouver trente à Grasse, dix à Barjols, douze à Manosque, sans parler des vingt-sept de Martigues et des dix-sept de La Ciotat, par exemple ; raretés, il est vrai, qu'un orfèvre à La Verdère, ou quatre à Lorgues.

Il faut préciser qu'il s'agit là de relevés établis sur deux siècles, mais que le XVIII^e siècle est, nettement, le plus fourni.

Un ensemble de documents et de notes qui ont paru à l'auteur particulièrement significatifs vient ensuite ; l'intérêt de ces textes est évident ; peut-être eût-il été plus commode, pour le lecteur, de trouver, en guise de « pièces justificatives », la publication des documents, suivie des « notes », à la fin de l'ouvrage, et non entre deux catalogues. En effet, ces notes et documents sont suivis par le classement alphabétique des initiales des maîtres orfèvres, avec précisions sur leurs poinçons (grands et petits), renvoi à la page du catalogue, puis un index des noms cités, outre ceux des maîtres.

C'est donc un savant inventaire, pourvu de plusieurs index, que Raymond Jourdan-Barry a réussi à mettre sur pied. Encore ne s'est-il pas contenté de ce travail considérable : avant l'index des poinçons (dont nous avons parlé plus haut), il nous offre un index des poinçons des villes : poinçons officiels de charge et de décharge, ici reproduits, groupés avec les poinçons de jurandes.

La dernière partie est peut-être celle qui ravira le plus le lecteur : soixante-six grandes planches de photographies, précédées d'une table descriptive et d'un index par sujets, donnent à rêver. La qualité des photographies est parfaite, et le choix des objets permet un aperçu général de l'art de l'orfèvre, tant pour quelques très belles pièces religieuses que pour les innombrables plats, sucriers, flambeaux, salières, élégamment décorés et armoriés, vestiges durables et combien charmants de l'art de vivre de l'ancien régime.

L'ouvrage s'achève avec une liste sommaire des sources, citées seulement par l'intitulé des archives et des bibliothèques, et la bibliographie. Qu'il nous soit permis de redire combien il est dommage que, sauf exceptions, ne soient jamais

indiqués les documents consultés et leurs références ; il est vrai, comme il est expliqué, que le volume eût été beaucoup plus copieux, mais les érudits, séduits autant par le texte que par l'illustration, se consoleront difficilement de ne pas trouver aussi ces sources, que Raymond Jourdan-Barry avait si soigneusement recensées.

Mais c'est là regret d'archiviste. L'immensité et la qualité des recherches, la multiplicité des index, la beauté enfin de la présentation et de l'illustration, font de cet ouvrage à la fois un indispensable instrument de travail et un précieux livre d'art. Il nous plaît de rendre ici hommage à la mémoire de Raymond Jourdan-Barry, dont le nom est désormais inséparable de tout ce qui touche à l'orfèvrerie provençale ancienne.

Madeleine VILLARD.

Nerte FUSTIER-DAUTIER, *Les bastides de Provence et leurs jardins*, s.l. (éd. SERG), 1977, In-4°, de 388 pages, 330 relevés et photographies (relevés de Claude Poulin, photographies de Didier Bonnel).

La première salve est tirée de cette campagne de découverte et d'étude des bastides à laquelle travaillent parallèlement les enquêteurs de l'Inventaire général et un groupe de chercheurs de l'Institut d'Art de l'université de Provence. Comme le nombre très élevé des illustrations le laisse deviner, l'intérêt premier de ce livre est cette iconographie qui donne à voir des sites et des lieux généralement interdits au public. Jamais les photographies ne sont inintéressantes et l'on ne sait s'il faut apprécier le plus tous ces vases, groupes, éléments de fabriques, de nymphées ou de grottes, ces fontaines et ces terrasses qui font découvrir l'inventivité décorative des ordonnateurs de jardins et de perspectives, ou les photographies de stucs, gypseries, toiles ou papiers peints, meubles isolés ou intérieurs chaleureusement élégants et cossus qui disent le goût des bâtisseurs, ou ces images de futaies et d'alignements d'arbres se mirant dans des pièces d'eau qui restituent la sensibilité d'une époque. Peut-être l'architecture proprement dite est-elle la parente pauvre de cette illustration, dont il faut cependant encore souligner l'intérêt quand elle nous propose des vues aériennes où occupation et organisation du paysage se révèlent. L'ouvrage présente une trentaine de ces lieux privilégiés où une aristocratie souvent d'origine terrienne retrouvait ses origines tout en cédant à la mode et veillait au rapport de ses propriétés tout en organisant ses loisirs. L'auteur, avant de décrire les lieux élus (pourquoi ceux-là et pas d'autres ?), dans une succincte présentation, esquisse les limites historiques et géographiques dans lesquelles sont apparues et se sont développées les bastides, puis étudie les éléments caractéristiques de l'architecture, du décor et de l'organisation du paysage. On regrette que cette présentation n'aboutisse pas à une typologie plus rigoureuse de la bastide, l'ouvrage tendant à confondre pavillon, bastide et château qui, on le suppose, correspondent à des programmes et à des fonctions qui ne

sont pas exactement interchangeables. Ce phénomène architectural et social, aux dimensions économiques et éthiques, révélateur des représentations et des mentalités, est peut-être le fait le plus original de l'histoire artistique du pays d'Aix-Marseille et il est heureux que ce livre en procure une si diverse et agréable approche.

Jean ARROUYE.

René JOUVEAU, *Histoire du Félibrige (1914-1941)*, 1977, 401 pages.

Nous avons, dans cette même revue, dit l'intérêt du tome premier de l'*Histoire du Félibrige* de René Jouveau qui s'arrêtait en 1914. Coupure cruelle, car la guerre devait faucher — Marius Jouveau l'a rappelé en vers émouvants — de nombreux félibres ; l'affaire du XV^e Corps révélait un malentendu grave, le mot est faible, entre la France du Midi et le reste de la nation. Voici qu'aujourd'hui René Jouveau publie la suite (et sans doute la fin) de cette histoire de 1914 à 1941. D'une épreuve à une autre épreuve.

Mais une question préalable se pose. Le mot histoire convient-il bien ? A dire vrai, René Jouveau, comme dans son précédent ouvrage, écrit plutôt une chronique, année après année, deuil après deuil, combat après combat. Il faut reconnaître que, cette chronique, il était mieux à même de l'écrire que nul autre, puisqu'il disposait des archives paternelles et qu'il était soutenu et comme porté par le souvenir de son père qui anima de longues années le mouvement félibréen. De ce père, au reste, René Jouveau trace un portrait délicat, sans emphase : une origine modeste, un emploi du temps de professeur adjoint au lycée d'Aix qui laissait peu de loisirs, une activité régulière sans hâte ni fièvre, des goûts simples, un attachement sans réserve à l'œuvre mistralienne. De ces pages de conclusion particulièrement émouvantes, il ressort que le félibrige était resté fidèle à sa vocation initiale et n'était, dans un monde où la vanité triomphe vite, ni un snobisme, ni un mandarinet.

Mais ces pages, en même temps qu'elles nous conduisent à cet hommage, posent cruellement une question qu'au terme de l'ouvrage on ne saurait éluder. Pourquoi, la valeur des hommes n'étant pas en jeu, pas plus celle de Devouly que celle de Marius Jouveau, le mouvement félibréen marque-t-il le pas ? Il y a pourtant des circonstances favorables. Si l'on en croit René Jouveau, l'épreuve de 14-18, loin d'ébranler l'enthousiasme félibréen, l'exalta plutôt. En 1922, Léon Daudet plaide à la Chambre la cause de la langue d'oc, et Herriot le rejoint dans l'admiration de Mistral. En 1927, le Président de la République, Gaston Doumergue, homme du Midi, comme on le sait, reçoit les Félibres avec une chaleur particulière. En 1930 est célébré le centenaire de Mistral ; le comité d'honneur est éblouissant : président de la République, président du Sénat, sénateurs et députés de Provence, Gabriele d'Annunzio, abbé Bremond, Camille Jullian, Pierre de Nolhac, Paul Bourget, ces cinq derniers membres de l'Académie française, etc. On a cepen-

dant l'impression d'un piétinement. Est-ce parce que d'autres soucis s'imposent ? La relève des générations ne se fait-elle pas ? L'image du Midi ne tend-elle pas à se dégrader encore davantage, au moins celle du Midi marseillais ? Faut-il enfin évoquer les méfiances persistantes de l'ensemble du personnel politique, Anatole de Monzie en tête, pour qui les langues nationales doivent rester ravalées au rang de patois moribonds ? Nous hasardons ces explications, mais il y en aurait d'autres et de toute manière nous ne saurions choisir. Ce qui semble indiscutable, c'est qu'il y a non épuisement, mais essoufflement du Félibrige. Et c'est déjà grave.

Nous en voudrions pour preuve un souvenir personnel auquel René Jouveau nous excusera d'accorder plus d'importance, plus de valeur symbolique qu'il ne lui en attribue. Ce souvenir a trait à l'exposition internationale qui se tint à Paris en 1937. Les visiteurs prêtèrent surtout attention à l'affrontement des pavillons soviétique et nazi. Les esprits mal pensants se rendaient au pavillon de l'U.R.S.S. pour noter sur l'immense fresque intérieure les grands du régime que Staline venait d'envoyer dans un monde plus heureux. Et ils ressentaient, ou plutôt ils pressentaient, avec une égale inquiétude le contraste entre la politique de Hitler déjà dessinée et les jeunes filles aux tresses blondes, les jeunes Allemands aux yeux bleus et candides qui les pilotaient dans les bâtiments. Mais pour certains Français, l'exposition avait un autre intérêt : des stands à la gloire des régions françaises avaient été prévus, des pavillons hâtivement construits ; la France, pour une fois, ne se résumait pas à Paris. En cette occasion inespérée, le félibrige brilla par son absence ; le Capoulier fut laissé de côté. Dès cette époque, nous fûmes frappé par le vide du pavillon provençal, surtout quand on le comparait au pavillon de la Bretagne, riche d'inscriptions (toutes en breton), d'œuvres, de meubles, d'art et de foi. Dernier pavillon, reconnaissons-le, d'inspiration nettement autonomiste. Non que nous reprissions à notre compte cette inspiration, mais le pavillon de la Bretagne vivait intensément, celui de la Provence était un cénotaphe. Ainsi dans cette vie félibréenne que René Jouveau connaît si parfaitement, les cérémonies ont succédé aux cérémonies, les anniversaires aux anniversaires, les fêtes aux fêtes, les dévouements ont pris la suite des précédents ; le mal français n'en a pas moins duré. Que de problèmes soulève cette histoire qui se dissimule sous le visage de la chronique !

Pierre GUIRAL.

Jean WATELET, *Bibliographie de la presse française politique et d'information générale (1865-1914)*, Paris, Bibliothèque nationale, 1977.

Le Vaucluse est, on le sait, un petit département, mais il a joué au XVIII^e siècle, du temps de la domination pontificale, un rôle éminent dans la presse de langue française, rôle que M. Moulinas a parfaitement évoqué. Il s'agit du *Courrier d'Avignon*, qui profita de conditions éminemment favorables et, à partir de 1733, fut largement diffusé en France et à l'étranger. Après ce brillant début, le journalisme vauclusien parut s'assoupir. Les difficiles progrès vers la démocratie lui assurèrent cependant une assise locale. D'où des feuilles vauclusiennes dont le nombre augmente avec la seconde et la troisième République.

Les choses ont bien changé de nos jours. Comme l'écrit M. J. de Font-Réaulx, dans une introduction excellente, à partir de 1939, « il n'y eut plus que des quotidiens marseillais (dans le peloton desquels s'est glissé un grenoblois, *Le Dauphiné libéré*), dotés de correspondants, d'une agence de presse, dont les pages centrales varient suivant les régions et qui donnent une critique plus détaillée... » Cette concentration qu'avait décrite le regretté Jacques Kayser, « s'est encore aggravée récemment, et l'on retrouve dans les pages locales de journaux différents les mêmes informations. Le mode d'impression desdits journaux, les réseaux d'information et de diffusion rendent cette évolution irréversible ».

M. de Font-Réaulx ne se borne pas à un dense résumé de l'histoire de cette presse vaclusienne ; il explique pourquoi les collections conservées ne répondent pas toujours à l'espérance du chercheur. On a mis beaucoup de temps à comprendre que le journal, malgré ses lacunes, ses partis pris, le manque de recul, était souvent une source irremplaçable, notamment pour l'histoire politique, ce qui s'impose aux plus prévenus, pour l'histoire religieuse (les bulletins paroissiaux ne sont pas recensés), mais pour l'histoire des comportements, de la vie quotidienne (grâce aux faits-divers et à la publicité). C'est pourquoi il faut savoir gré à M. Jean Watelet et à ceux qui l'ont secondé, MM. Michel Hayez, Georges de Loye, M^{lle} Françoise de Forbin, M. Henri Dubled, M. Jean-Pierre Conte-Madrino, M. Michel Frizet, de nous avoir communiqué ce numéro 84 de la Bibliographie de la presse française qui complète le numéro 13 sur les Bouches-du-Rhône, déjà publié.

Pierre GUIRAL.

Fêtes en France, textes de Michèle BOUDIGNON-HAMON et Jacqueline DEMOINET, préface de Georges DUBY, Paris, éd. du Chêne, 1947, 198 pages, 130 photographies de Jacques VERROUST, dont 60 en couleurs, carte, bibliographie.

Dans ce livre sur la fête en France, la part faite à la Provence est belle puisque sur une trentaine de chapitres, huit sont consacrés à des événements festifs provençaux et que ceux qui sont décrits sont rapprochés de manifestations analogues se déroulant en d'autres lieux explicitement mentionnés : ainsi du pastiche, observé à Allauch, mais qui se retrouve à Manosque, Saint-Martin-de-Crau, Graveson, les Baux, Raphèles, etc., ou de la Saint-Eloi, dont les fastes animent aussi bien Maillane, Rognonas, Graveson que Châteaurenard, Eyrargues, Noves, Auriol, Le Beausset, Bras, Saint-Etienne-du-Grès, etc. Outre ces cérémonies, l'ouvrage décrit en détail la procession des bouteilles de Boulbon, les fêtes de la Tarasque à Tarascon, le pèlerinage des gitans aux Saintes-Maries-de-la-mer, la bravade de Saint-Tropez et la fête des tripettes de la Saint-Marcel à Barjols. Chaque fête fait l'objet d'une description de ses éléments constitutifs et de son déroulement, puis ses origines, connues ou supposées, et ses variations historiques sont

évoquées, et finalement ses caractères esthétiques et pittoresques et sa vitalité sont brièvement évaluées. Ce programme, si l'on tient compte du peu d'espace imparti pour un exposé nuancé de chaque cas, est généralement bien rempli, mais l'on regrettera quelques inexactitudes. Pourquoi écrire Bacchu Ber le nom de la danse de Pont-de-Cervières dans le Briançonnais, alors que l'on reconnaît dans le texte que l'étymologie et les faits demandent à Ba'cubert ? Il est faux, par ailleurs, que ce soit la seule danse des épées qui reste en France ; le pays basque en connaît aussi. Il est regrettable que, décrivant la fête du pré de la fadaise à Bourg-Saint-Bernard, on ne mentionne nulle part qu'il s'agit du pré de la « fadeso », c'est-à-dire de la folie, lieu rituel de la fête printanière de la jeunesse, ce qui aurait évité de présenter comme vérité historique l'institution de cette fête par une brave femme le 3 mai 1211. La structure de l'événement rapporté, jouvenceau ravi par des étrangers à la communauté et rendu à sa mère « veuve » est assez claire — et commune — pour qu'on ne soit pas dupe de l'habillage historique. De façon générale, si le plus souvent les sources profondes des fêtes sont évoquées, cependant les faits ne sont saisis que par un biais anecdotique. Ces pétarades (bravade de Saint-Tropez), ces charivaris, ces tohu-bohu ont d'autres raisons que le goût du tintamarre ; on aimerait savoir ce que dans les fêtes christianisées l'église a maintenu et infléchi ; peut-on, sans laisser de côté des significations essentielles, oublier dans les courses des « tarascaires » le simulacre de la plantation des poireaux, et dans la procession des bouteilles de Boulbon ne voir que l'indice de « la division des sexes qui marque /.../ la majorité des fêtes traditionnelles » ? D'autre part, l'organisation chronologique du livre, le parti pris de présenter un tour de calendrier festif, pousse à considérer toutes les fêtes sous le seul angle commun du pittoresque. Il eût été plus fructueux de les classer en fonction de leur nature (commémoratives d'un événement local authentifié, fêtes agraires, fêtes corporatives, fêtes religieuses...) ou des formes de participation qu'elles règlent (représentations symboliques du corps social, fêtes d'hommes, fêtes d'adolescents, jeu de toute la communauté, pèlerinages, qui font venir de loin leurs participants...), ou bien selon la structuration de leurs scénarios (batailles, danses, scénographies, processions...), ou encore selon l'appropriation de l'espace auquel elles procèdent (certaines nécessitent un déplacement hors du village, d'autres, au contraire, s'installent en son cœur, certaines ont des parcours réglés autour de pôles symboliques, il en est qui inventorient dans des courses désordonnées tout l'espace villageois, il en est même qui investissent l'intérieur des demeures). Dans sa préface, G. Duby suggère avec perspicacité une synthèse de l'étude historique des faits et de leur typologie structurale, synthèse qui seule permet d'interpréter le sens passé et présent de la fête.

Sur ce dernier point, le livre d'ailleurs propose, au fil des exemples, les éléments d'une réflexion intéressante. La fête évolue. Elle ne prête plus à ces déchainements collectifs où les hiérarchies étaient retournées ; elle ne cimente plus la communauté dans une foi partagée. Elle n'est plus, le plus souvent, qu'un spectacle organisé par des groupes d'intérêts, sociétés de maintenance, offices de tourisme, conseils municipaux, voire comités intercommunaux, comme celui qui réunit les moyens nécessaires à la célébration alternée de la Saint-Eloi dans une

série de communes échelonnées des Alpilles à la Durance. Du coup, elle concerne moins les membres de la communauté locale que la foule des touristes et la foire aux saucisses et aux manèges qui s'installe dans la cité tend à supplanter les fastes et le cérémonial traditionnels. A côté des fonctions anciennes maintenues sous des formes nouvelles, fonction ludique, prise de conscience de l'appartenance à une communauté (les enfants éloignés reviennent ce jour-là, les familles éclatées se reconstituent), affirmation de l'originalité culturelle (mais à travers une idéologie toute nouvelle de l'image de marque), de nouvelles fonctions de la fête se révèlent, touristiques et économiques, de nouvelles solidarités entre communes intéressées à coordonner leurs activités remplacent les particularismes que la fête d'autrefois exacerbait, de nouvelles hiérarchies sociales se révèlent et s'affrontent : à Tarascon, les « tarascaïres » ne sont plus les fils de nobles ou de bourgeois, mais les membres de l'équipe de rugby, ailleurs les jeunes disputent aux notables la direction des opérations. Surtout, au fur et à mesure que l'esprit de lucre tend à banaliser les fêtes anciennes, de nouvelles surgissent : Conflans-Sainte-Honorine invente le Pardon de la Batellerie, Tarascon a tendance à délaisser le culte de sainte Catherine pour l'hommage à Tartarin. A ces exemples tirés de l'ouvrage et qui empruntent leurs formes et leurs prétextes à la tradition, il faudrait ajouter les cadres nouveaux de la liesse et de l'animation comme les festivals (de Chateaufvallon, d'Avignon), les rassemblements (royaliste à Montmajour, occitaniste ici et là), et pourquoi pas cette part de la foire de Marseille où se renouvellent, à travers certes une aliénation culturelle presque totale, les usages carnavalesques de la grande bouffe et de l'égarément dans la houle d'une foule multiple.

Livre intéressant, livre instructif donc, au-delà des réserves exprimées et peut-être excessives, car le livre ne se donne que pour un parcours pittoresque et instructif (ce qu'il est) des formes de la festività actuelle en France.

Surtout l'ensemble des photographies est remarquable, qui saisissent le mouvement même de la fête et l'élan collectif des participants, chez les « fecos » de Limoux, les « paillasses » de Cournonterral ou les garçons qui « font la vague » à Villefranche, pour citer quelques clichés étonnamment évocateurs. Ailleurs, c'est la beauté et l'expressivité des visages des participants qui touche : celui des acteurs de la Passion de Burzet, du Christ de la procession de la Sanch à Perpignan, celui du piquier engagé dans la bataille de la Saint-Vidian... Ces images sont beaucoup plus qu'une illustration ; elles démontrent (ce dont le texte ne peut nous convaincre) l'adhésion des participants à l'événement et que, traditionnelle ou neuve, la fête est encore un haut moment de la vie sociale. Par la qualité de son illustration, et aussi la sobre élégance de sa typographie, le livre est une fête pour le regard.

Jean ARROUYE.

D. FABRE, *La Fête en Languedoc, Regards sur le Carnaval d'aujourd'hui*, Toulouse, éd. Privat, 1977, in-4° petit, 212 pages, 110 photographies de Charles Cambérouque, cartes, glossaire des termes carnavalesques, bibliographie.

Si l'on parle ici de ce livre, c'est pour trois raisons. D'abord il fournit, sur un sujet beaucoup plus ramassé, un excellent complément au livre de M. Boudignon-Hamon et J. Demoinet, analysant très attentivement les formes des festivités carnavalesques et leurs significations, traditionnelles et nouvelles. Ensuite il renvoie quelquefois, comparativement, à des usages provençaux : on trouvera en particulier un commentaire sur les « tirassons » de la Fête-Dieu d'Aix-en-Provence page 111. Enfin, parce que certaines des réactualisations des usages carnavalesques que D. Fabre étudie pourraient être constatées aussi dans les cortèges et défilés des cités et villages provençaux. Précisons de suite qu'il s'agit ici d'un livre d'ethnologie et non d'historien et qu'il est du côté de ceux que Georges Duby à la fin de sa préface à *Fêtes en France* taxe d'imagination folkloriste. Mais les enquêtes de D. Fabre sont si riches en faits précis, directement observés, si nourries de savoirs spécifiques à son sujet, et sous le mouvement quelque peu torrentueux, parfois d'un style dru, enlevé, plein de vigueur et de formulations judicieuses, si heureusement fondées sur la conjonction des méthodes traditionnelles (exploitation d'archives, recherche des sources, critique comparative des faits) et nouvelle (les structuralismes sont passés par là) qu'on doit leur prêter attention et que tout particulièrement l'historien des mentalités y trouvera plus que son compte.

D. Fabre, constatant que « la pression de la civilisation érode peu à peu le cœur archaïque des rites » et que « la mise en spectacle » des fêtes traditionnelles accélère leur mort (Carcassonne) observe simultanément que durant ces dernières décennies, les coutumes tombées en désuétude ont été relevées, que « le grand Carnaval rougeaud à la grande gueule dévorante » reprend ses prérogatives et inaugure de nouvelles modalités de son règne. Le pouvoir de contestation de Carnaval, la latitude festive d'ordonner une sorte de contre-histoire, le besoin d'affirmer une originalité locale, et la découverte de l'identité occitane expliquent ce regain de vitalité. La dernière raison est particulièrement intéressante car « les carnavaux d'aujourd'hui / sont / les seuls moments où la parole occitane est nécessaire ». L'auteur enregistre avec une sympathie non dissimulée cette réinsertion historique des vieux cérémoniaux, « cette fusion du jeu, du vécu et de l'histoire », mais l'ethnographie pour être militante n'en reste pas moins scientifique quand il étudie les aspects et les rôles des « sauvages », et elle fait ethnologie prospective dans l'étude du langage du corps et de sa symbolique culinaire. C'est là que nous retrouverons la Provence, nous demandant si en terre de crèches, le sauvage ne s'est pas domestiqué en « boumian » et si les nourritures mythiques ne se sont pas épurées (?) en offrandes ; plus généralement, nous souhaiterons que l'ensemble des faits relevés par Cl. Seignolle et F. Benoît soit l'objet d'une interrogation aussi passionnée que celle de D. Fabre sur les péripéties carnavalesques en Languedoc.

Les photographies de Ch. Cambérouque sont expressives, fortes plastiquement et documentairement. La jaquette du livre indique qu'il enquête sur les activités traditionnelles des paysans et des pêcheurs. Souhaitons que ses recherches portent sur tout l'arc méditerranéen français — et donc sur la Provence — et que nous ayons bientôt à en rendre compte.

Jean ARROUYE.

Yvan AUDOUARD, *Pétanque et jeu provençal*, éd. du Chêne, 1977, 70 photographies de Hans Silvester.

Le texte d'Yvan Audouard sur un mode parfois facétieux, les photographies de Hans Silvester de façon énumérative, exposent la dramaturgie publique du jeu de boules et ses expressions individualisées. « Au sens étymologique, les boules sont une re-religion, car elles établissent entre les membres de la communauté des liens différents de ceux qui régissent les rapports sociaux ordinaires /.../. Elles instaurent spontanément la convivialité entre les membres de la confrérie », écrit Audouard. Les photographies montrent les lieux où s'établit le « culte » de la pétanque (mails, places de village, allées ombrées), les formes diverses du cérémonial (parties entre amis, affrontements publics où le terrain du jeu est délimité par la dense et mouvante foule des témoins, concours et championnats de prestige et d'argent, avec pompes et majorettes), les attitudes, poses, expressions et mouvements d'un sport qui participe du théâtre, et les participants. En 1924, dans *Le folklore* (Stock), Van Gennep écrivait : « Il est encore de règle /.../ que les enfants ne soient pas autorisés à jouer aux quilles ni aux boules dans les lieux publics consacrés à ces jeux, places de village, ruelles, terre-pleins de cafés, "boulodromes". Ce sont des jeux réservés aux adultes et auxquels les garçons ne peuvent participer qu'à partir de 15 ou 16 ans ; ni les femmes, ni les filles n'ont le droit traditionnel d'y jouer. Ce n'est pas une question de force ou d'adresse, mais une sorte d'interdiction, de tabou, une réserve sexuelle très ancienne. » Les jeux de quille ont disparu, et même si Audouard dit : « Les femmes au gynécée, les hommes au stade. Ainsi vécut la Grèce ancienne et continue de vivre l'ensemble de la Provence contemporaine, quand il s'agit de boules notamment », les photographies attestent que la situation change. Enfants, femmes s'emparent parfois des boules, s'immiscent dans la confrérie jusque-là ségrégationniste des lanceurs de cochonnet. De là la valeur du témoignage de ce recueil, qui n'est pas seulement un album d'images pittoresques et vacancières, mais montre les aspects contrastés d'une société rurale (la Provence touristique et maritime est ici ignorée) dont les usages se transforment peu à peu sous les chocs répétés des migrations estivales.

Jean ARROUYE.

J.-Ch. D'AMAT, *Armorial des communes des Hautes-Alpes*, Gap, Société d'études des Hautes-Alpes, 1974, in-4°, 45 p. et 58 planches hors texte en couleur, sous emboîtage.

L'ouvrage auquel on consacre ces quelques lignes n'est pas à proprement parler une œuvre historique, mais plutôt une publication de prestige. Face à la prolifération d'armoiries communales de fantaisie (chamois, sapins, skieurs...) qui s'explique par l'intérêt touristique et commercial de ces représentations symboliques, la Société d'études des Hautes-Alpes a décidé d'établir un armorial officiel des cent soixante-dix-huit communes du département et pour la publication de ces blasons, elle a demandé un effort financier aux communes. Cinquante-huit ont accepté, ce sont les seules dont les blasons sont publiés dans cette livraison. Il serait intéressant de connaître précisément les raisons de l'abstention des cent vingt autres communes : manque d'intérêt, de ressources, mais aussi contestation, parfois très vive, au sujet des armoiries concédées et hostilité plus ou moins déclarée à ce qui apparaît comme une entreprise plus ou moins réactionnaire.

Seules quelques rares communes avaient des armoiries anciennes — dix — et pour les autres, l'auteur a repris les armes des anciens seigneurs ou en a composé lui-même, à partir de données historiques, et il faut reconnaître que ses choix sont heureux. Il a parfois volontairement écarté les blasons de l'*Armorial général* de la fin du XVII^e siècle, aux dessins exécutés en série, volontiers fantaisistes et même ridicules¹. A chaque commune est consacrée une notice succincte, qui va rarement au-delà de l'histoire strictement seigneuriale.

Dans l'introduction l'auteur reprend un sujet qui lui tenait à cœur, l'organisation féodale de la contrée après l'expulsion des Sarrasins par les comtes de Provence Roubaud et Guillaume en 972.

Présentée avec des accents d'épopée, la reconquête des Alpes aux X^e-XI^e siècles ne manque pas de force d'évocation, encore que certaines conclusions puissent laisser l'historien rêveur. Il n'a que quelques mots pour les autres périodes, comme s'il ne s'était rien passé, et termine par une conclusion qui aurait enchanté Barrès, évoquant les « générations de seigneurs, de nobles de village, de petits bourgeois, de familles d'agriculteurs, de tâcherons qui, jadis, la main dans la main, ont travaillé à la cause commune pour le bien-être de tous et l'honneur de leur première patrie »².

1. A titre de comparaison, sur 587 communautés provençales, 293 avaient des armoiries anciennes et 294 en ont reçues au moment de la confection de l'*Armorial général* à la fin du XVII^e s. (sur la totalité des communes au temps de L. de Bresse, soit 680, 93 seulement en étaient dépourvues). Les agents chargés de dessiner ces blasons ont procédé par séries d'armoiries avec de légères variantes et avec une prédilection pour les éléphants et les rhinocéros.

2. La lecture des *Fragments d'autobiographie* que l'auteur avait chargé la Société d'études de publier après sa mort permet de mieux comprendre son discours (*Bulletin de la société d'Etudes*, 1971, p. 49-65).

Dans son avant-propos, E. Escallier remarque que c'est au temps du gouvernement de Vichy qu'il faut remonter pour retrouver une telle entreprise. La remarque est intéressante, encore que je ne pense pas qu'il faille voir là un acte d'opposition à l'occupant : les commissions, réunies par les préfets, composées de notables grand teint, me semblent plus ressortir à l'idéologie « travail, famille, patrie » qu'aux courants de la Résistance. Que l'entreprise de la Société d'Etudes ait rencontré des réticences s'expliquerait alors, le temps, peut-être, ne passe pas si vite.

Gérard GIORDANENGO.

Françoise HILDESHEIMER et Gérard GIORDANENGO, *Guide sommaire et état des fonds des archives des Bouches-du-Rhône*, Marseille, 1976, 21 × 29 cm, 54 pages, 4 cartes hors texte.

En une cinquantaine de pages claires et de consultation commode, G. Giordanengo et F. Hildesheimer orientent le chercheur au travers des fonds des archives départementales des Bouches-du-Rhône, qui sont bien davantage, comme l'indique d'ailleurs le titre porté sur la couverture, les archives de l'ancienne Provence.

Ce petit volume est d'abord un guide pratique. Il fournit l'essentiel de ce que le visiteur des dépôts de Marseille et d'Aix doit savoir des conditions de consultation des documents, depuis les heures d'ouverture jusqu'aux aspects réglementaires de la communication. Il présente le cadre de classement des documents et présente les différents instruments de recherche à la disposition des lecteurs. A ce guide fait suite un état de fonds qui donne une vision d'ensemble des différentes séries. Un très grand nombre de fonds des séries E (papiers de famille en particulier), F (collections, fichiers et papiers d'érudits) sont présentés pour la première fois au public ainsi que la série J de constitution récente.

La typographie élégante, la présentation aérée, l'abondante illustration et notamment le recours très éclairant à la cartographie, tout concourt à faire de ce fascicule un compagnon aussi agréable qu'utile pour le chercheur.

Les auteurs l'ont fait précéder de quelques réflexions rapides mais suggestives sur l'évolution comparée de l'archivistique et de l'histoire. L'espoir qu'ils y expriment de voir cette publication suivie « d'autres instruments de recherche aptes à répondre aux interrogations renouvelées des historiens, et, pourquoi pas, à les devancer » exprime bien leur conception d'une archivistique en dialogue. Ce qui autorise l'usager à formuler quelques remarques critiques.

Pour éviter de fâcheuses déconvenues au chercheur, parfois venu de loin et dont le temps est souvent minué, un guide pratique devrait indiquer, outre les horaires d'ouverture et fermeture, les heures limites de communication des documents.

Les auteurs relient leur propos à l'avènement d'une histoire sérielle et à un mouvement d'ensemble de la recherche qui, « partant du particulier », et du document « curieux » aboutit à une prise en compte de plus en plus large d'un ensemble archivistique favorisant... la série face au document isolé ». Mais la série n'est pas forcément la longue durée. Aussi l'instrument qui permet de repérer un fonds devrait donner d'emblée une idée de la répartition en grandes masses chronologiques de cet ensemble documentaire. Ne pourrait-on substituer à la mention des dates extrêmes, indication généralement fallacieuse, une présentation qui révèle au premier regard que dans telle série qui va de 1233 à 1800, le document du XIII^e siècle est isolé, et que le gros des pièces disponibles se situent entre 1650 et 1800 ? Les cartes-inventaires du récent répertoire de R.-H. Bautier et N. Sornay laissent penser que ce n'est pas là formuler un souhait irréaliste.

Noël COULET.

COLLABORATEURS DE CE NUMERO

BERTRAND Régis, 27, rue de la Rotonde - 13001 Marseille.

BLANC François-Paul, Faculté de Droit de Casablanca (Maroc).

EMMANUELLI François-Xavier, Université de Provence, Aix-en-Provence.

MOREAU Alain, 26, rue Buffon - 84000 Avignon.

Erratum

Au fascicule 112, p. 116-117, dans l'article de R. Boyer et A. Taxil, il faut rétablir ainsi le texte latin :

Et est hec omnia in comitatu Forojulensi ; infra terminum de castrum que vocant Salernas ; et affronat de parte orientis sive de meridie sicut discurrit aqua que vocant Peduculum Curtum, de occiduo vero de ponto que vocant Longum, sicut discurrit aqua que vocant Pengonaria usque in Peduculum Curtum ; de parte vero aquilonis, de Ponto Longo in ipsa serra, subtus potium que vocant Salernas vetulas, et sic vadit per ipsa serra in transversum sicut aqua vergitur a meridie sive ad orientem usque in Peduculum Curtum.